

► Un nom pour une rue : Pierre Curie

L'actualité incite parfois à interrompre la saga des maires – sans pour autant abandonner celle des rues. Tel est le cas pour l'exposition ouverte au Panthéon jusqu'au 31 octobre et qui est consacrée uniquement à Pierre Curie. Plusieurs fois d'ailleurs, la question nous a été posée de savoir pourquoi la voie de Montrouge qui relie les rues Radiguey et du Onze Novembre n'a pas vu accoler au prénom du mari celui de sa femme Marie, née Sklodowska, à Varsovie, le 7 novembre 1867, épousée en 1895 et décédée en 1934, au cœur d'un scandale aussi retentissant qu'il est aujourd'hui oublié. Les deux derniers éléments vont donner la réponse.



Le quartier

Avant la guerre de 14, les terrains attenants aux fortifications de Paris ne sont pas constructibles. On y trouve des parcelles cultivées par des maraîchers qui forcent des salades sous des cloches de verre, séparés par des chemins de terre privés. Transformés en voies puis en rues, ils seront d'abord dotés du nom des propriétaires. Jules François Gueudin était l'un des principaux. Plusieurs fois conseiller municipal jusqu'à sa mort en 1883, il fait don de larges espaces en vue de la construction d'un hôpital dont il ne reste qu'un projet. Il possède presque tout le pâté de maisons longé par la partie de la rue qui conserve son nom, jusqu'à la Grand Rue – Gabriel Péri et la rue Radiguey. Bien qu'habitant rue Saint-Jacques dans Paris

Louis Radiguey était un des nombreux nourrisseurs qui, jusqu'au XIX^e siècle, acquéraient des terrains aux portes de la capitale pour engraisser les bêtes destinées à la boucherie. Il en possédait surtout aux Grouettes. Ses enfants figurent parmi les bienfaiteurs de l'hospice Verdier. Le nom des Ginsbach disparaîtra après la délibération du Conseil Municipal du 17 août 1920 pour faire place à celui du Onze Novembre. Quant au choix du nom de Bretel, patronyme d'un propriétaire défunt, il faisait l'objet de bien des récriminations : le personnage, criblé de dettes, était mort insolvable. Ce sont justement ces quelques cent mètres de rue qui nous intéressent aujourd'hui. Lorsque, le 27 novembre 1921, le Conseil Municipal présidé par Louis Lejeune, réélu maire au sortir de la guerre, décide de

remplacer le nom de Bretel par celui de Pierre Curie, la relation de sa veuve Marie avec Paul Langevin (1872-1946), autre brillant chercheur mais par ailleurs marié et père de famille, défraye la chronique, et, de plus - peut-on lui en vouloir ? – elle est encore en vie. Nous avons vu à propos du maire Dareau que l'attribution à une rue du nom d'une personnalité vivante reste une très rare exception. Curieuse ironie, on relèvera qu'un des conseillers présents aux délibérations, répondait aussi au nom de Langevin. Il habitait justement au n°5 de la rue, un pavillon remplacé par une HLM. ■

Patrick Vauzelle,
Société historique et archéologique
du Grand Montrouge.

► Un nom pour une rue : Pierre Curie (Episode II)

Nous poursuivons nos éclaircissements sur la vie du couple Curie et le fait qu'une rue de Montrouge ne porte que le nom de Pierre. Il faut donc nous concentrer sur Pierre seul, sur les circonstances dramatiques de sa mort mais aussi rappeler les causes d'une telle célébrité que celle de sa femme relègue maintenant au second plan. En d'autres circonstances, il est vrai, n'avait-elle pas déclaré qu'elle se considérait "indigne de porter son nom" ?

Pierre et Marie

L'enfant naît à Paris le 15 mai 1859, second fils d'un préparateur au Muséum, Eugène Curie, libre-penseur, anti-clérical, et sa femme, née Sophie Claire Depouilly. Ils quittent bientôt la rue Cuvier pour une maison à Fontenay-aux-Roses, proche de la gare de chemin de fer qui menait à la place de la barrière d'enfer qui ne s'appelait pas encore Denfert-Rochereau, pour quelques centimes en 3^e classe. La rue porte, comme en d'autres communes à Montrouge, le nom de Pierre Curie. Le prolongement (que l'on voit au 1^{er} plan de la photo) vers le Luxembourg ne sera réalisé que dans les années 1890.

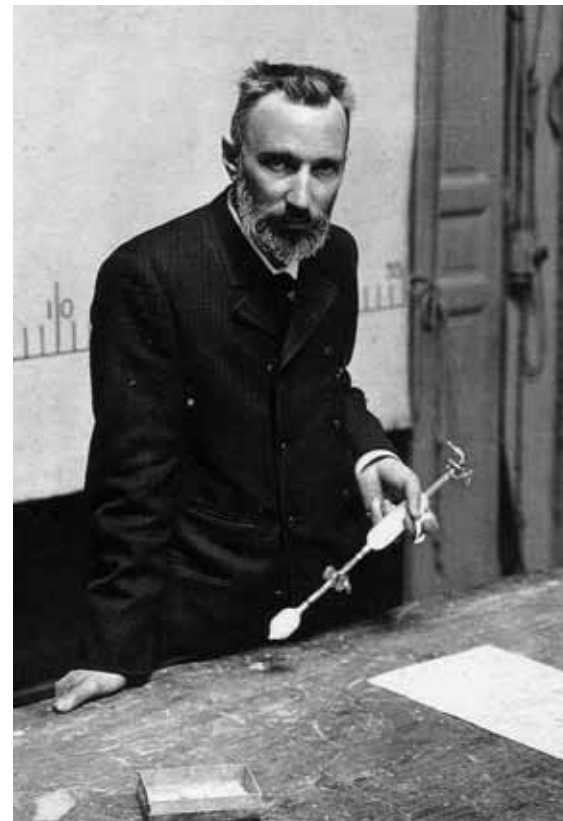
Si Jacques, son frère aîné, suit des études à l'école – celle-ci ne sera décrétée obligatoire qu'en 1881 – Pierre reste à la maison. Cela ne l'empêche pas de devenir bachelier à 16 ans pour obtenir un diplôme de licence de physique deux ans plus tard, âge parfaitement normal pour l'époque. On dit que les deux garçons secondèrent leur père qui

soignait les blessés de la Commune, spectacle qui les détourna d'études médicales. Pierre ne fera pas de service militaire, préférant s'engager dans l'enseignement pour dix ans d'affilée. Lorsqu'on lui présente Marie, quinze ans plus tard, il vit toujours chez ses parents installées à Sceaux depuis 1891 dans le quartier développé autour de la gare (c'est à deux pas du futur chantier du lycée de jeunes filles que connaîtra Marie Curie alors qu'elle vit ses derniers mois).

Achévé en 1935, un an après sa mort, il se verra bientôt doté de son seul nom suivant la délibération du conseil municipal et ainsi inauguré le 19 juin 1937. La rue des Sablons s'était vu attribuer celui de Pierre Curie bien auparavant et, comme celle de Paris en 1967, sera transformé en Pierre et Marie Curie.

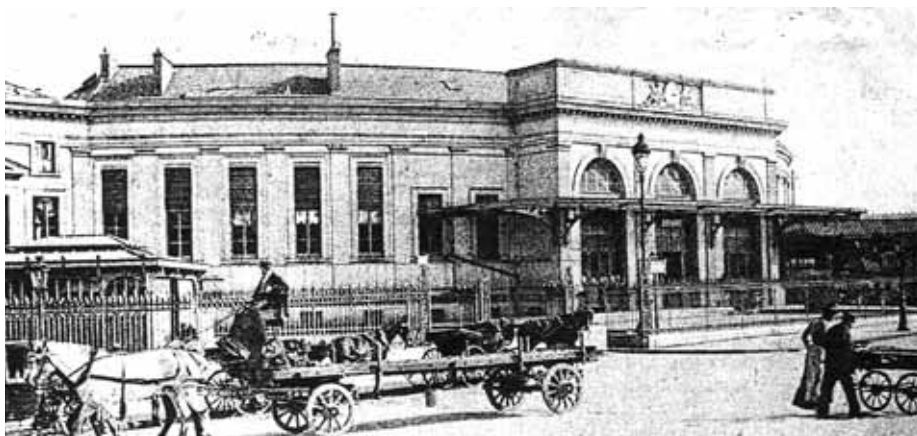
Marie

Marie naquit à Varsovie, « sous le joug russe » le 7 novembre 1867 : elle est de huit ans sa cadette. Sa sœur était venue



en France pour poursuivre de études de médecine puisque les universités polonaises n'étaient pas ouvertes aux jeunes filles. Sans moyens financiers, elle vit toute absorbée par les études qu'elle mène avec brio et vient d'être reçue première en licence de physique. Elle se méfie des hommes, comme lui des femmes, après une première expérience malheureuse. Il redoute, s'il faut en croire une citation qu'il recopie dans son journal, toute relation qui voudrait « que l'on sacrifiât le plus beau génie du monde pour une heure d'amour! » Une autre citation, de lui-même cette fois, ne donne pas l'impression d'un jeune homme bouillant de pulsions romantiques : « Un baiser donné à sa maîtresse est moins dangereux qu'un baiser donné à sa mère parce que le premier peut répondre seulement à un besoin du corps... » Contre toute attente au vu de ce que l'on sait de leur caractère, elle cèdera à la cour assidue de Pierre tombé sous le charme de la jeune savante. « Je sais que vous devez avoir de moins en moins d'estime pour moi et pendant ce temps mon affection pour vous grandit chaque jour... » ■

*Patrick Vauzelle,
Société historique et archéologique
du Grand Montrouge*



► Un nom pour une rue : Pierre Curie (Episode III)

Nous poursuivons nos éclaircissements sur la vie du couple Curie, sur la personnalité de Pierre et le fait qu'une rue de Montrouge ne porte que le nom de ce dernier.



Le pavillon de Pierre et Marie Curie

« Doux, grave, rêveur, minutieux et anti-conformiste » comme le décrit Pierre Rousseau dans son Histoire de la Science, Pierre mène la vie laborieuse d'un chercheur, continuant les travaux commencés avec son frère Jacques (qui s'éloigne de Paris en 1883) sur les cristaux et le magnétisme, découvrant des lois et inventant à l'occasion des appareils de mesure. A peine nommé préparateur à la Faculté des Sciences, il commence à publier leurs résultats communs sur la piézoélectricité. Le terme peut paraître abscons, mais sans la découverte du phénomène, les télécommunications ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, ni les sonars (finalement mis au point par Langevin), ni l'échographie pour s'en tenir à quelques applications. Il faudra attendre plus de dix ans de travaux pour les voir couronnés du prix Planté, par l'Académie, en 1895 précisément. Ce sera l'année du mariage – civil – à Sceaux, le 26 juillet. Le couple achète deux bicyclettes avec l'argent donné en cadeau de nocces par un cousin et sillonne l'Ile-de-France pendant les vacances. Le lecteur peut s'étonner des

biographes qui soulignent la pauvreté des Curie. Ils ont des "vacances" (un luxe pour les travailleurs de l'époque), voyagent beaucoup, au moins en France (en Auvergne, dans les Cévennes, à Oléron, à Noirmoutier, en Gironde, etc) parfois accompagnés de la cuisinière et d'une nourrice, louent des maisons en Bretagne ou dans la vallée de Chevreuse, à Saint-Rémy et conservent à Paris une femme de ménage. La bicyclette reste encore un plaisir aristocratique mais déconseillé aux femmes. Certes ils se contentent d'un mobilier essentiellement récupéré du pavillon de Sceaux d'où le père - qui avait terminé sa carrière comme médecin scolaire au lycée Lakanal, veuf en septembre 1897 - vient habiter chez eux, mais on est loin de la pauvreté.

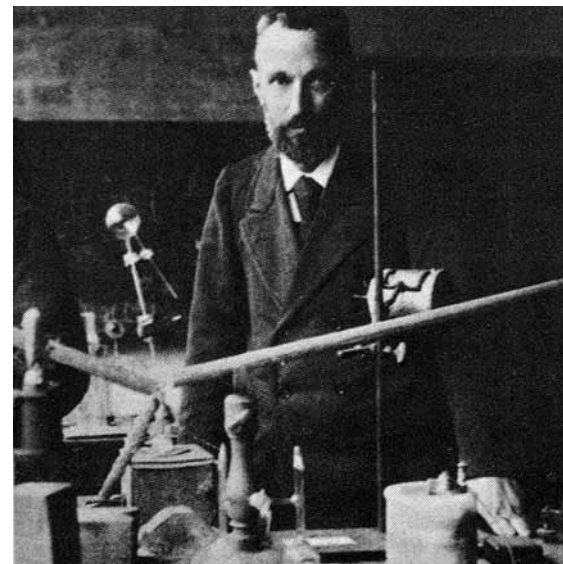
Au retour du voyage de nocces en partie à la Biche, près de Chantilly où la sœur médecin de Marie qui venait d'épouser le docteur Kazimierz Dluski louait une ferme, le couple s'installe 24 rue de la Glacière, dans un trois pièces, au quatrième étage, où naîtra, deux ans plus tard, leur première fille: Irène que l'on pourra voir proménée par sa nurse dans le parc de Montsouris. Ils conservent l'usage de deux chambres dans la maison de leurs parents où ils se rendent par la route d'Orléans à vélo – sauf les jours de pluie, quand ils prenaient le train. Prévoyant une nouvelle naissance en 1900, ils déménagent pour un pavillon 108 boulevard Kellermann, à la hauteur de la Porte de Gentilly, tout à fait semblable à ceux qui couvraient la proche banlieue : un rez-de-chaussée et un étage à trois ouvertures, volets de bois et façade en mouchetis donnant sur un carré de pelouse planté d'un maigre cerisier. Originalité pour l'époque : on y installe une salle de bains! En deux ans, le "jeune" mari apprend le polonais – essentiellement avec un ami du couple :



Pierre et Marie à bicyclette

Ignacy Paderewski (né un an après Pierre), pianiste virtuose, compositeur qui deviendra après la guerre président du conseil en Pologne, pays où Pierre n'aura fait qu'un court séjour en 1899. On garde de ces années les protestations des étudiants qui désertaient les cours de Pierre d'un niveau trop élevé pour leurs connaissances. S'étant vu refuser un poste à la Sorbonne, il tergiversera devant une offre avantageuse de l'université de Berne et ne partira jamais pour la Suisse. ■

*Patrick Vauzelle,
Société historique et archéologique
du Grand Montrouge*



Pierre Curie à la Faculté des Sciences

Un nom pour une rue : Pierre Curie (Épisode IV)

Son œuvre

Nous aborderons dans cet opus la contribution scientifique de Pierre Curie, contribution qui justifie amplement le fait qu'une rue de Montrouge porte son nom.

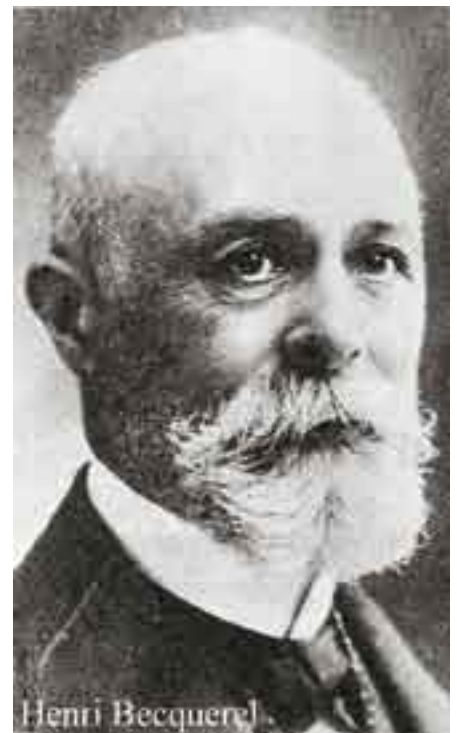
Si c'est à l'Allemand Wilhelm Conrad Röntgen que l'on doit la découverte des rayons X en 1895, c'est au Parisien Henri Becquerel (spécialiste de la fluorescence, qui décrit l'émission spontanée du rayonnement de l'uranium en mars de l'année suivante) puis, en 1898, à la fois à Pierre et Marie Curie que l'on doit celle d'un nouvel « émetteur » de « rayon de Becquerel », soit le polonium*, ainsi nommé en hommage au pays natal de Marie, suivi, cinq mois plus tard, de la découverte du radium. Le terme même de « radioactivité » était apparu dans l'article de synthèse que Marie avait publié dans le numéro du 30 janvier

1896 de la *Revue générale des Sciences*. Tous trois recevront le prix Nobel de physique en 1903. On sait depuis la publication des archives que le nom de Marie n'était pas prévu à l'origine et qu'ensuite, des courriers anonymes étaient venus la discréditer.

La découverte enthousiasma le monde qui crut en une miraculeuse panacée. Pierre avait eu l'idée de contacter des médecins et des biologistes à la suite des brûlures causées par les sels radioactifs manipulés sans précaution. Nous retiendrons parmi eux Antoine Béchère que nos concitoyens connaissent par le nom de l'hôpital de Clamart. Le résultat de sa coopération fut la radium thérapie et la radiologie médicale (1908).

Ayant fait allusion à la piézoélectricité, nous aurions dû insister sur les recherches de Pierre Curie sur les cristaux dans les années 1880 et la symétrie des phénomènes physiques qui lui suggéra une pointe d'humour : « C'est pour obéir à la loi de symétrie que l'âne de Buridan mourrait de faim entre deux bottes de foin ! » Tout ceci avant les premières publications en commun avec « M^{me} Curie » à partir de 1898, notamment « Sur la Radioactivité provoquée par les Rayons de Becquerel » en janvier 1899, comme nous venons de le voir.

Le terme d'énergie atomique ne sera utilisé qu'en 1903 par Albert Laborde, son élève, puis préparateur et biographe. Ils travaillèrent ensemble sur



la radioactivité produite par les sources thermales. En quelques années, la science avançait à grands pas. Pour citer Marcelin Berthelot puisque son nom a été aussi utilisé pour une rue et une école de Montrouge, ne pouvait-on pas lire de lui vers les années 1895 qu'« aucune expérience n'a jamais montré l'existence d'un atome. Chassons donc l'atome de la science afin de préserver la pureté de la certitude scientifique ! ».

Le couple jusque-là n'avait rien changé de ses habitudes, son existence était entièrement organisée en vue du travail scientifique et ses journées se passaient au laboratoire à Paris... C'est là qu'avait régné assez dramatiquement le manque de moyens. Il s'agissait en fait d'un hangar aménagé dans l'École de Physique et de Chimie de la Ville de Paris, rue Lhomond, qu'ils utilisèrent de 1898 à 1902 avant même que l'électricité n'y soit installée. Par contre, commençait pour eux un début de vie mondaine si l'on peut ainsi qualifier des sorties au théâtre à la Comédie-Française, au Théâtre de l'Œuvre, et à la fréquentation de célébrités telles que Rodin ou Loïe Fuller, laquelle vint même danser boulevard Kellermann pour eux.

Patrick Vauzelle, Société historique et archéologique du Grand Montrouge

* Substance hautement radioactive et dramatiquement d'actualité puisqu'elle a tué l'ex-espion russe Alexandre Litvinenko le 23 novembre 2006.



Un nom pour une rue : Pierre Curie (Épilogue)

La mort du savant

Nous aborderons dans cet ultime épisode les dernières années de la vie de Pierre Curie.

Pierre se voit nommer professeur à la faculté des Sciences de Paris : on crée pour lui une chaire de physique. Il va prononcer le discours dû pour le Prix Nobel en Suède. Il démissionne de l'École de Physique et Chimie Industrielles, qui le nomme professeur honoraire après son élection à l'Académie des Sciences. Le 14 avril 1906, il écrit : « Nous travaillons, Madame Curie et moi, à doser le radium avec précision par l'émanation qu'il dégage. Cela n'a l'air de rien, cependant voilà plusieurs mois que nous nous y sommes mis, et nous commençons seulement à obtenir des résultats réguliers. » Le drame arrive cinq jours plus tard. Nous sommes le jeudi 19 avril 1906 ; il pleut. Pierre quitte l'hôtel des Sociétés Savantes de la rue Danton et descend vers la Seine pour corriger des épreuves chez son éditeur Gauthier-Villard avant de se rendre à l'Institut. Protégé derrière un fiacre, il se dirige vers le Pont-Neuf. Un chariot long de cinq

mètres et chargé d'équipements militaires, attelé de deux chevaux et venant du pont, coupe la route à un tramway et s'engage dans la rue Dauphine. Laissons la parole à sa seconde fille, Ève qui alors n'avait pas encore deux ans, reprenant le récit qu'en fit sa mère : « Pierre veut traverser (...) Il quitte l'abri du fiacre dont la boîte carrée obstruait son horizon (...) Il se heurte à une bête fumante : l'un des chevaux du camion, qui croise le fiacre à la même seconde. L'espace qui sépare les deux voitures se rétrécit vertigineusement. Surpris, Pierre, d'un mouvement maladroit, tente de s'accrocher au poitrail de l'animal, qui se cabre. Les semelles du savant glissent sur le corps que ne touchent pas les roues avant de la voiture. Mais l'énorme masse, entraînée par son poids de six tonnes, franchit plusieurs mètres encore. La roue arrière gauche heurte un faible obstacle qu'elle broie au passage. Un front, une tête humaine. Le cerveau de Pierre Curie. »



Paul Langevin

Conclusion

Ce veuvage accidentel à 38 ans lui laissant deux petites filles à élever, ne détournera pas Marie de ses recherches et elle reçoit en 1911 le prix Nobel de chimie. C'est l'année où Édouard Branly lui est préféré pour siéger à l'Académie des Sciences où Pierre avait été élu dans les derniers mois de sa vie et dont le président avait ordonné aux appariteurs de « laisser entrer tout le monde, sauf les femmes ! » On voit heureusement que ce n'est pas cette misogynie qui a inspiré à nos édiles de 1921 à ne faire mention que du seul prénom de Pierre.

De plus les journaux s'étaient emparés de son aventure avec Paul Langevin, étudiant puis collaborateur de son mari, de quatre ans son cadet et qui poursuivit les recherches amorcées sur les phénomènes dia et para-magnétiques. Une certaine presse se déchaîna et commenta fielleusement une phrase prêtée au cocher de la voiture qui a renversé Pierre Curie, « Il s'est littéralement jeté sur mon cheval ! », pour insinuer l'action désespérée d'un mari trompé.

Voilà comment on écrit l'histoire et ce pourquoi le seul nom de Pierre figure sur les plaques de la rue Curie. L'humble pierre tombale du cimetière de Sceaux portait chronologiquement le nom de Pierre entre celui de ses parents suivi de celui de Marie. Il est loin d'être sûr que cette famille unie toute la vie aurait accepté la séparation infligée par le transfert tapageur du 20 avril 1995 au Panthéon. Le 25 juin 1903, Pierre Curie avait refusé d'être présenté à la Légion d'Honneur à l'idée que son père l'eût méritée avant lui.

Patrick Vauzelle, Société historique et archéologique du Grand Montrouge



DESSIN DE MARC TARASKOFF